L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 29 avril 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Optic en, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	68	18
Midi.....	78	23
3 P. M.....	80	24
6 P. M.....	78	23

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Flambeau, conte inédit.
Pour les Vieux.
Les Fées.
Les Gloires en Alsace.
L'Escadron Perdu.
La Boucle.
Le Fiancé de Mlle Desroches.
Cuisine.
La Comtesse Germaine, feuilleton du dimanche, suite.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

LE R. P. AUX CHAMBRES FEDERALES SUISSES.

En 1890, la question de la réforme électorale était posée en Suisse par la voie de l'initiative. Le Conseil fédéral proposa le rejet de la R. P., et les Chambres, après un débat fort bref et dépourvu d'éclat, s'associèrent à ce préavis négatif que ratifia le vote populaire.

Dix ans sont écoulés. Voici que la question se pose derechef, mais de façon autrement pressante, c'est-à-dire à la demande de 140,000 électeurs. Et l'ampleur du débat qui vient d'avoir lieu au Conseil national montre les progrès réalisés dans l'opinion publique par le principe de la justice électorale.

Celle-ci a trouvé dans le Parlement des défenseurs qu'elle a rendus éloquents. Si bien que les cinq grandes séances consacrées à cet objet constituent une des discussions les plus nourries et les plus vivantes qu'ait jamais entendues le Conseil national.

On a pu mesurer l'importance de la lutte à l'ardeur inusitée qu'elle a fait naître au sein du plus paisible des Parlements européens. Les sténographes ont eu à plusieurs reprises l'occasion d'enregistrer des "applaudissements" et des "mouvements divers"; et même, chose encore plus inouïe dans nos annales, il s'est produit une interruption! Elle a causé un vif étonnement, qui a fait lever de leur siège plusieurs membres du Conseil. Tous les journaux ont mentionné un fait aussi insolite, dont notre sagesse helvétique tire presque vanité, comme l'artiste de la fable.

Et ! je joue aussi de la flûte !

....Sérieusement, l'opinion ne peut manquer d'être frappée de l'hommage rendu à la R. P. par la seule importance de ce mémorable débat.

Je vous ai exposé récemment les raisons sur lesquelles la Conseil fédéral (exécutif) fonde son préavis négatif. Les orateurs du bloc radical n'ont fait que les dilluer. Ce sont toujours les mêmes arguments en faveur du *statu quo* : on les peut résumer ainsi : "Tout est pour le mieux dans la meilleure des républiques. Le parti radical détient la majorité pour le bonheur de tous. Les minorités n'ont qu'à s'en remettre à sa vieille habitude du pouvoir. Il consentira toujours à faire la part congrue à ces groupes, qu'il n'entend point supprimer tout à fait, mais maintenir dans de sages limites ...." — Ainsi le bloc radical est devenu à ses propres yeux, par la vertu de sa durée, une sorte d'institution de droit divin.

Par surcroit, on s'empresse d'ajouter (nous connaissons l'antienne) que la R. P. produit "l'émiettement des partis", qu'elle dissout la majorité compacte indispensable pour gouverner, et fait pullular comme champignons vénéneux des groupes qui ne représentent plus que des intérêts et des appétits, tandis que —chacun le sait— le bloc radical vit d'idées et de principes!....

A ces raisonnements cent fois réfutés, les partisans de la R. P. ont opposé une abondance d'arguments dont plusieurs n'avaient pas encore servi, et, comme on l'a remarqué, leur discussion a été pleine d'imprévu et de variété à raison du fait que les défenseurs de la réforme électorale se recrutent dans des groupes divers, à droite, au centre, à l'extrême gauche, qu'ils représentent des convictions politiques différentes, et même des races dissemblables. Cofédérés de la Suisse primitive, de la Suisse française, de la Suisse italienne, ont à l'envi réclamé la justice, chacun en sa langue, car c'est une des particularités de notre Parlement que ce mélange des trois idiômes nationaux. Et l'on a même pu entendre le jeune et brillant orateur tessinois, M. Motta (un nom à retenir) déployer son talent de parole d'abord en un français fort élégant, puis en italien, et démolir le plus prestement du monde le Message du Conseil fédéral.

Les Grandes Manoeuvres en Allemagne.

Berlin, 17 avril.

Cet automne, au moment des grandes manœuvres, l'Allemagne aura près d'un million d'hommes sous les armes. L'autorité militaire a, en effet, convoqué cette année un total de 370,000 réservistes, soit 100,000 de plus que les années précédentes : les effectifs officiels de l'armée active étant de 600,000 hommes, ce sera donc un total de 970,000 hommes présents au même moment sous les drapeaux.

Les manœuvres se feront un peu partout, en Alsace-Lorraine, en Saxe, en Wurtemberg et en Bavière ; les grandes manœuvres auxquelles assistera l'Empereur auront lieu dans la Prusse orientale, dans la région Dantzig-Kœnigsberg, entre la Vistule et le Prégel ; y prendront part, les 1er et 17e corps. C'est à ces manœuvres qu'on expérimentera le nouvel uniforme de campagne gris vert—une idée de l'Empereur—dont un des corps en présence sera habillé. On procédera à d'autres expériences intéressantes, notamment au point de vue de l'aérostation militaire ; à cet effet, on emploira quatre ou cinq dirigeables et une dizaine d'aéroplanes.

Enfin, pour compléter l'ensemble de ces manœuvres, la flotte y prendra part, de concert avec l'armée de terre, et de nombreux exercices d'embarquement seront effectués sur les côtes de la Baltique, dans le secteur Dantzig-Kœnigsberg-Meufel, jusqu'à la frontière russe.

Les troupes sont déjà entraînées par ces exercices qui promettent d'être particulièrement intéressants.

Les commentaires de M. Auger.

Auger fut un des annotateurs les plus annotants de son époque. En 1824, ayant rencontré dans un salon un étranger qui ne lui parut pas très informé de la littérature française, il lui envoya ses œuvres : un Molière commenté. Quelques jours après il recevait en guise de remerciements cette lettre :

Monsieur Molière,

Je vous remercie de l'envoi de vos œuvres. Je suis honteux d'avouer que je ne les connaissais pas : elles sont admirables. Il n'y a jamais eu dans l'univers de comédies qui aient égalé les vôtres. Quel comique ! Quelle franche gaieté ! Quelle connaissance du cœur humain ! Je ne cesse de lire et de relire vos "Femmes savantes", votre "Ecole des femmes", votre "Amphitryon" et même vos ballets, quoique je ne les aie jamais vus danser à l'Opéra.

Maintenant, permettez moi de vous faire une petite observation avec tout le respect que je dois à votre beau talent. Pourquoi avez-vous permis à Monsieur Auger d'expliquer avec ses notes des passages clairs comme le jour et de relever des beautés que tout le monde apercevait bien sans lui.

Ces notes m'offusquent la vue quand je lis vos vers ; elles me gênent et me forcent, pour ainsi dire à chaque page, d'abandonner une de vos beautés pour lire une platitude, ce qui nuit à l'effet de l'ensemble. S'il m'était permis de vous donner un conseil je vous engagerais à supprimer dans votre seconde édition ces notes parasites qui arrêtent à chaque instant le lecteur et glacent son enthousiasme.

Agréez, etc.

ROMANZOF.

M. Auger eut le bon esprit de rire et Molière ne se fâcha pas.

LE MOT "CHIC".

Le mot "chic" a aujourd'hui les honneurs du dictionnaire, mais longtemps il appartint à l'argot mondain. Les puristes le réprouvaient et une mère en aurait interdit l'usage à sa fille. Aujourd'hui il est entré dans le langage courant. On ne dit plus guère "c'est chic" mais on dira "le chic" de quelque chose.

Une communication faite par M. Faguet à l'"Intermédiaire des chercheurs" n'en a pas moins de l'intérêt, car elle confirme une légende souvent contestée, à savoir que ce serait Mgr Perrand à qui serait due l'introduction du mot dans le dictionnaire de l'Académie.

"L'anecdote qui attribue au cardinal Perraud l'introduction du mot "chic" dans le "Dictionnaire de l'Académie française" est exacte dit M. Faguet. On hésitait. Le cardinal raconta le triple "chic !" qui l'avait accueilli à sa visite à ses jeunes camarades; on sourit et l'on n'hésita plus. Je suis témoin oculaire et auriculaire. Et il est exact aussi que ce n'est pas chez les Polytechniciens que le cardinal Perraud fut ainsi accueilli, mais chez les Normaliens ; car c'est de l'Ecole Normale qu'il était ancien élève. Le fait s'est passé à l'époque des fêtes du Centenaire de l'Ecole (1904, je crois,—facile à vérifier."

Mais chic dans cette acception "faire un chic à quelqu'un" n'a plus du tout le sens du vieux mot "chic", que Sainte Beuve écrivait encore "chique", dans un article sur Gavarni.

L'éclat du soleil

On avait cherché sans succès, ces dernières années, à déterminer l'éclat intrinsèque du soleil. M. Nordmann, astronome de l'Observatoire de Paris, est parvenu, à l'aide d'une méthode particulière, et en partant de la température du soleil (5.320 degrés) qu'il a déterminée très exactement il y a quelque temps, à établir la quantité de lumière envoyée par la surface solaire. Chaque centimètre carré du disque solaire envoie une quantité de lumière égale à 319.000 bougies décimales. On peut se rendre compte de l'extrême intensité de cette lumière lorsqu'on saura que l'éclat d'une lampe électrique à arc est inférieure à 20.000 bougies. M. Nordmann a calculé la quantité de lumière envoyée par la surface totale du soleil. Il a trouvé que l'éclat du soleil était de 180 octillions de bougies. Ce chiffre compte 27 zéros.

WHITE CITY.

Depuis que la température s'est adoucie le public se rend de jour en jour plus nombreux, à la Cité Blanche, pour assister aux divertissements donnés en plein air, entre autres aux exploits des frères Whittaker, qui sont véritablement surprenants.

Le pavillon de danse est aussi très fréquenté.

Demain soir réouverture du Casino et reprise des représentations de "Martha".

ORPHEUM.

L'excellent programme de vaudeville donné cette semaine à l'Orpheum continue à attirer la foule, qui s'empresse de profiter des dernières représentations de la saison.

Le comique Patsy Doyle et le ventriloque Nobel sont très applaudis.

INCENDIE

Un feu dont on ignore l'origine a été découvert hier dans une écurie à l'angle des rues Franklin et Lafayette appartenant à la Delta Construction Company. La batisse a été entièrement détruite.

Forçats évadés.

Trois agents de police faisant leur ronde hier matin vers trois heures dans le voisinage des rues Lafayette et Poydras ont aperçu deux nègres, les nommés Henry Lewis et George Meyer, qui sont activement recherchés par la justice. Les agents leur ont donné la chasse et ont tiré sur eux plusieurs coups de revolver sans résultat.

Les fugitifs avaient une certaine avance et grâce à l'obscurité n'ont pas tardé à disparaître derrière les nombreux wagons de marchandises garés sur les voies de l'Illinois Central. Les nègres Lewis et Meyer sont des forçats dangereux qui se sont récemment évadés du pénitencier de Baton-Rouge où ils purgeaient, l'un une sentence de 20 ans de travaux forcés, l'autre à perpétuité, pour meurtre.

ATHENEE LOUISIANAIS.

Mlle Marguerite Duport lauréate du concours de 1909-1910.

FREDERIC MISTRAL ET SES ŒUVRES.

Très réussie, très brillante, la fête littéraire et artistique donnée, hier soir, dans la salle de l'Union Française, devant une assistance nombreuse et distinguée, par l'Athénée Louisianais.

Après que les membres de la société fûssent venus occuper les sièges qui leur étaient réservés sur la scène, le président, M. Alcée Fortier, a prononcé l'intéressante allocution qui suit et a donné lecture du rapport du comité d'examen des manuscrits du concours : il s'est exprimé ainsi :

Mesdames et messieurs,

Le temps dans sa course rapide, a ramené l'époque de la séance publique annuelle de l'Athénée Louisianais, et c'est avec plaisir que nous nous réunissons encore pour une fête littéraire et artistique.

Notre concours de l'année dernière fut un grand succès, et nous sommes heureux de vous dire que nous sommes très satisfaits du concours de cette année-ci. Le sujet que nous avons donné à traiter est intéressant, et les concurrents l'ont si bien compris que nous présenterons bientôt la médaille d'or et le prix en espèces à l'auteur d'un des manuscrits que nous avons reçus.

En choisissant Mistral comme sujet du concours, nous avons voulu rendre hommage à une grande personnalité moderne, à un poète charmant, à un patriote à un homme excellent. Mistral habite Arles, dans cette Provence qu'il a tant illustrée et dont il a fait revivre la langue. Langue des gracieux troubadours, langue de l'amour et de la poésie lyrique, Mistral a su s'en servir admirablement pour raconter une touchante idylle.

J'eus le bonheur, il y a quelques années, de m'arrêter un moment à Arles. Je venais de Paris et j'allais à Marseille. J'avais vu sur ma route Dijon, l'ancienne capitale des grands ducs de Bourgogne de la maison de Valois. Le premier fut Philippe-le-Hardi, qui combattit si vaillamment à côté de son père à Poitiers : le second, Jean-sans-Peur, le rival et le meurtrier de Louis d'Orléans ; le troisième, Philippe le Bon, fastueux et puissant comme un roi, allié d'Henri V, le vainqueur d'Azincourt; le quatrième et le dernier, Charles le Téméraire, follement intrépide, qui voulut se révolter contre Louis XI, son suzerain, et qui périt à Nancy, laissant un héritage qui devait passer à la maison d'Autriche et faire de celle-ci une rivale dangereuse pour les Valois et les Bourbons.

J'avais vu Mâcon, la ville de Lamartine, lequel "n'était pas un poète, mais la poésie même" ; et, à la jonction de la Saône et du Rhône, j'avais vu Lyon, cette grande et belle cité, qui rivalise avec Marseille pour avoir l'honneur d'être la seconde ville de France.

Arles, où réside Mistral, m'a beaucoup plu. Ville grecque et ville romaine, on y voit le type admirable des femmes de l'Hellode, et des monuments des Romains. Ceux-ci succédèrent aux Grecs dans le sud-est de la Gaule et y établirent la Province Romaine, qui devint la Provence. On voit à Arles de belles colonnes d'un théâtre romain et des arènes bien conservées. sur les murs desquelles s'élèvent, étrange anachronisme, quatre tours sarrasines. Du haut d'une de ces tours j'ai admiré le beau pays de Provence, et son ciel d'un bleu si pur qu'il m'a rappelé celui de notre douce Louisiane.

A Arles se trouvent les Aliscamps, fameux lieu de sépulture du temps des Romains, et si célèbres encore au moyen âge que c'est le titre d'un admirable poème de la Geste de Guillaume. En voici une courte analyse :

Le comte Guillaume est défait, après un terrible combat, et arrive à la porte de sa ville. Il se nomme et dit au portier de se hâter d'ouvrir. Celui-ci annonce à la comtesse que là dehors est un chevalier très grand sur son cheval de bataille. Il paraît d'une grande fierté ; ses bras sont couverts de sang, et il dit qu'il est Guillaume au Court Nez. La comtesse Guiborc vient aux créneaux et dit : "Seigneur, que demandez-vous ?" Le comte lui répond qu'il est poursuivi par vingt mille Turcs qui le mettront à mort s'ils l'atteignent, et il s'écrie : "Noble comtesse, hâtez-vous." "Guiborc lui dit qu'elle est seule dans la ville avec les prêtres, les enfants et les femmes, dont les maris sont allés avec Guillaume en Aliscans combattre les païens ; qu'elle n'ouvrira pas la porte avant le retour du Gentil comte qui fut armé par elle, et que Dieu, qui fut mis en croix, protège. Le chevalier dit à Guiborc qu'il est Guillaume et qu'il est étonné qu'elle ne le reconnaisse pas. La dame répond : "Païen, vous mentez", et elle ajoute qu'elle n'ouvrira pas la porte avant qu'elle ait vu son visage. Guillaume lui demande encore de se hâter et lui fait voir les païens qui s'approchent. La dame répond qu'il ne ressemble pas à Guillaume, car jamais celui-ci n'a pas eu peur des païens. Elle lui dit de lever son heaume pour qu'elle puisse voir son visage. Guillaume le fait et dit : "Or, regardez, je suis Guillaume, laissez-moi entrer." Guiborc voit un grand nombre de païens qui battent des captifs enchaînés, des hommes et des femmes, que l'on entend appeler Dieu à leur secours. Elle dit au chevalier : "Je puis bien prouver que tu n'es pas le seigneur Guillaume, le baron, dont on admirait tant les fiers bras : jamais tu n'aurais laissé les païens battre aussi honteusement nos gens : jamais tu n'aurais permis de les mener si près de toi !"

Guillame alors, pour l'amour de Dieu et de sa dame, replace son heaume,—éperonne son cheval et attaque les païens. Ils les met en fuite et délivre les prisonniers.

Guiborc voit les prouesses de son mari, elle pleure, et lui dit à hautes voix ; "Venez, beau seigneur, maintenant vous pouvez entrer". C'est vraiment Guillaume qui est devant elle, elle reconnait sous son heaume le vaincu d'Aliscans, redevenu vainqueur et preux chevalier.

J'ai été heureux de voir Arles, mais malheureusement je n'ai pas pu voir Mistral qui était absent de la ville. Je n'ai jamais vu l'illustre Provençal, mais j'ai lu ses œuvres avec grand intérêt, et j'ai beaucoup apprécié les quatre manuscrits que l'Athénée a reçus pour son concours annuel. Le comité d'examen les a lus avec la plus grande attention, et au nom de mes collègues, M. le juge Jos D. Breaux, M. Bussière Rouen, M. Egar Grima, M. Ferdinand E. Larue, et M. H. J. de Lavergne, j'ai l'honneur de faire le rapport suivant :

Le manuscrit, dont la devise est "En Avant", indique un travail sérieux, mais la langue laisse trop à désirer pour qu'il ait eu aucune chance d'être couronné.

"Audaces Fortunat juvat" et "Aimez-vous les uns les autres" sont des ouvrages de mérite. La langue est bonne. et la biographie de Mistral est intéressante, ainsi que la critique de ses œuvres. Nous regrettons d'avoir trouvé dans ces deux manuscrits une phrase identique, ce qui pourrait faire croire que les auteurs des manuscrits se sont servis des mêmes autorités et les ont peut-être suivies de trop près.

Le comité d'examen décerne la médaille d'or et le prix de $50 à l'auteur du manuscrit dont la devise est "Omnia mecum porto" C'est un travail consciencieux, bien écrit, intéressant, et qui donne une excellente idée de la vie et des œuvres de Mistral. Vous entendrez avec plaisir la lecture du manuscrit que nous sommes heureux de couronner.

Les inondations, qui ont fait de grands dégâts à Paris et dans la banlieue de la grande ville, ont attiré la sympathie du monde civilisé sur la France et sur son admirable capitale. Dans quelque pays que se trouvât une personne de la moindre culture intellectuelle, elle s'est intéressée au sort de Paris, et nous avons pu constater que cette ville est bien le centre de la civilisation mondiale. Nulle part il n'y a eu une plus grande sympathie pour la France qu'à la Nouvelle-Orléans, où, quoi qu'on dise, la civilisation française est loin d'être enlisée. Elle est, au contraire, bien vivace, et elle continuera à exister ici pendant bien des siècles. J'ai une trop opinion de l'intelligence des Louisianais pour croire qu'ils laisseront jamais périr l'esprit français, qui donne à leur ville principale et à leur Etat ce cachet artistique que tout le monde admire. Longtemps après que les prophètes de malheur auront disparu de la scène terrestre, on parlera le français à la Nouvelle-Orléans et la civilisation française y fleurira. Elle n'y diminue pas.

Notre fête littéraire et artistique d'aujourd'hui sera, nous l'espérons, digne de celles qui l'ont précédée depuis trente ans.

Nous vous remercions, Mesdames et Messieurs, d'avoir accepté notre invitation, et nous vous souhaitons cordialement la bienvenue.

L'Athénée, on le sait, fait dans le programme de toutes ses fêtes la part large à la musique ; aussi est-il toujours assuré du concours empressé de musiciens nombreux. Hier, c'étaient Mlle F. Reinecke, Mme W. B. Machado, M. Alfred H. Kernion, comme exécutants ; Mlle M. V. Maloney et Mme J. Lavedan, comme accompagnatrices, et Mme Fœdor-Camoin, comme directrice, qui lui prêtaient le leur et qui ont puissamment ajouté à l'éclat de la soirée.

La lecture par le secrétaire perpétuel de l'Athénée du manuscrit couronné a été écoutée avec une attention soutenue. L'auteur, Mlle Marguerite Duport, parle du poète provençal et de son œuvre avec cette autorité que lui donne la connaissance parfaite de son sujet, et son travail ne se distingue pas seulement par le fond, il se distingue aussi par la forme, car bien des pages en sont remarquables.

Mgr Lory qui assistait à la fête a été invité par le président à se faire entendre ; très heureuse pensée vraiment qu'a eue M. Fortier, car le très distingué prélat, est un orateur de talent.

Mgr Lory, dont nous publierons demain la très heureuse allocution, a été écouté avec l'intérêt le plus vif ; il a dit des choses charmantes dans un langage élevé et plein de lyrisme.

Quand en est venu le moment, Mlle Duport qui se trouvait dans la salle a été priée de se rendre sur la scène, et de M. Fortier elle a reçu en même temps que la médaille d'or et le prix du concours, les félicitations les plus chaleureuses.

Sur la scène se trouvaient MM. : Charles T. Soniat, vice-président de l'Athénée ; Bussière Rouen, secrétaire perpétuel ; Emile F. Genoyer, vice-consul de France ; J. M. Vergnolle, Dr F. Larue, Emile Ecuyer, George Grima.

Programme de la soirée :

1. Allocution et Rapport du Comité d'examen, M. le Professeur Alcée Fortier, Président.
2. Villanelle..... Dell'Acqua
   Mlle F. Reinecke.
3. L'Amour ..... Godard
4. Lecture du manuscrit couronné
   M. Bussière Rouen.
5. Air des diamants de la couronne
   ..... Auber
6. Les Noces de Jeannette, V. Massé
   Mme W. B. Machado.
7. Présentation de la Médaille d'or et du Prix.

Accompagnatrices :
Mlle M. V. Maloney et Mme J. Lavedan.

Directrice Musicale:
Mme Foedor-Camoin.

Edition Hebdomadaire de "L'Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 37 Commence le 18 Mars 1910.

LES DRAMES DE LA VIE

Sanglante Richesse

PAR

GEORGES SPITZMULLER

TROISIÈME PARTIE

INTRIGUE ET AMOUR

XII

PREMIERE VENGEANCE

Suite.

Il paierait cher son indifférence pour sa femme....—indifférence qui lui avait paru incompréhensible au début du voyage de noces, mais qu'elle s'expliquait clairement à présent: Christian avait l'âme pleine de trop de souvenirs, pour pouvoir y faire une place à son culte à elle.

De cette froideur embarrassée elle avait ri tout d'abord, la railleuse Solange.

Maintenant elle en éprouvait une colère que rien—pas même la vengeance satisfaite, peut-être—ne saurait éteindre.

***

Lorsque la comtesse de Lignières revit son mari le soir, à la salle à manger où l'on dînait par petites tables, elle remarqua vite en lui quelque chose d'anormal.

Il était encore sous l'impression de l'incident du matin.

Solange frémit de ressentiment contenu.

L'aimait-il donc encore, cette femme qui le troublait à ce point ? Oh ! elle en serait bientôt sûre. Pour cela, elle avait déjà son plan.

Et masquant sa fureur sous le velours d'un sourire, Solange demanda négligemment à Christian à quoi il avait employé son temps l'après-midi.

Elle allait jouer sa comédie endormeuse en attendant le coup de théâtre qu'elle ferait naître à la prochaine occasion pour être définitivement fixée sur les sentiments de son mari.

—A quoi j'ai employé mon après-midi ? répéta ce dernier... Mon Dieu, j'ai flâné sur la Canebière et sur les quais, comme ce matin.

—Tiens, je croyais que, ce matin, vous vous étiez promené dans le jardin de l'hôtel ...

—Mais je vous assure....

—Enfin avez-vous été, oui ou non, dans le jardin ?

Il la regarda, ne comprenant pas cette insistance dont il ne parvenait point à démêler le caractère.

Elle avait aux lèvres un sourire enfantin qui découvrit ses dents de nacre. Son regard paraissait ironique et malicieux.

Cette question, n'était-ce pas un nouveau caprice d'enfant gâtée?

—Certainement, répondit Christian, je fus au jardin avant déjeuner, dès mon retour de promenade. Je vous y avais attendue —vainement....

—Heureusement vous y avez trouvé quelqu'un d'autre.... une compagnie agréable, n'est-ce pas ?

Le lieutenant éprouva l'impression d'un choc au cœur.

Avant qu'il eût pu formuler une réponse Solange poursuivit:

—Oui ... une jeune femme dont la présence vous a facilement fait oublier mon absence à moi.... Vous ne sembliez pas me regretter le moins du monde avec elle....

Christian se sentit pâlir.

Solange avait surpris son secret.

—Vous ne dites rien? questionna-t-elle. C'est bien. Votre silence est un aveu.

—Un aveu de quoi ?

—De votre trahison.

—Je ne suis pas de ceux qui trahissent un serment ou une parole. Vous vous trompez, Solange.

—Je me trompe ?

—Et vous me jugez mal.

—Je n'ai point à juger. J'ai vu, et je sais ce dont je parle.

—Vous étiez là ?

—Oui; j'ai tout entendu.... Je dois vous avouer que la surprise m'a été plutôt pénible.... Et pourtant, j'aurais dû m'y attendre.....

—Solange, je comprends le sentiment qui vous égare.... Mais il ne correspond pas à la réalité. Laissez-moi vous expliquer, je vous prie.

—Je suis assez grande pour m'expliquer moi-même. N'essayez pas de me donner le change.

—Cela, je ne l'essaie pas. Je n'y songe même point.... Il me répugne de mentir.

—Vous m'avez menti, cependant....

A ces mots, le comte posa sa main sur celle de sa femme.

—Je vous permettrai tout, dit-il, sauf de me parler ainsi.

Le ton autoritaire n'admettait pas de réplique.

Aussi la jeune femme, qui tenait à continuer la conversation, crut-elle devoir rectifier ce que ses dernières paroles avaient eu de blessant pour l'amour-propre de son mari.

Et, employant une formule moins tranchante et plus souple :

—Vous m'avez donné des illusions que j'ai perdues maintenant .... Je pensais occuper seule votre esprit et votre cœur ; et je m'aperçois qu'il faut partager avec une autre.

—Si vous saviez....

—Je sais.... Je vous ai entendu tout à l'heure.... Oui, je sais tout... Ah! je m'explique à présent votre attitude plus qu'étrange pendant notre voyage.... Vous aviez des soucis, des préoccupations très graves.... Moi, je n'étais qu'un accessoire, n'est-ce pas ?

—Vous étiez ce que vous êtes encore, ce que vous serez toujours pour moi, Solange: une femme entourée d'affection et de respect.

—Je préférerais un peu moins de respect et un peu plus d'amour.... Mais l'amour, comment pourriez-vous me le donner alors que vous pensez à la mère de votre enfant ?

Le comte de Lignières ne répondit pas une parole.

Et qu'aurait-il pu répondre, en vérité ?

Solange n'était-elle pas fondée à interpréter de la sorte l'entretien qu'elle avait surpris?

N'avait-elle pas le droit de traduire ainsi les plaintes de Gabrielle et les consolations de Christian ?

Enhardie par le silence de son mari, la jeune femme continua :

—Vous avez eu pour moi un secret qui, connu "avant," ne nous aurait pas séparés peut-être....Qui sait ? j'ai l'âme bonne, et si vous m'aviez parlé de cet enfant, je m'y serais intéressée.... Mais il se révèle à moi "après," au lendemain du mariage. La situation se renverse. Ce qui eût été une preuve de confiance "avant" devient, "après," un motif d'éloignement l'un de l'autre.

—Que voulez-vous dire ?

—Vous ne m'avez pas comprise ?

—Je vous en prie, achevez votre pensée.

—Oh ! c'est bien simple : je déduis logiquement les conséquences de votre conduite et je les applique à nos rapports réciproques. A partir d'aujourd'hui, monsieur, il n'est plus rien de commun entre vous et moi !

Elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix sifflante et sèche.

—Une séparation, alors ? interrogea le comte presque souriant à cette perspective de liberté, car, à cette heure surtout, il comprenait l'irréparable néant de son union avec la riche héritière.

—Non, pas de séparation officielle. Je ne veux pas me donner en pâture à la malignité publique ni faire rire à nos dépens .... Mes amies seraient trop heureuses !.... Non, à d'autres le soin de défrayer la chronique!

—Mais alors ?

—Alors ?.... Nous continuerons à vivre ensemble, mais en étrangers.

Nous ferons comme ces voyageurs qui cheminent côte à côte et ne s'adressent pas la parole sur la route qu'ils parcourent ensemble.

Christian haussa les épaules. Il prononça ;

—Si vous êtes dans de pareilles dispositions, madame, mieux vaudrait se quitter. Ne le pensez-vous pas ?

—Que non ! riposta-t-elle vivement sur un ton d'impertinence gouailleuse. Vous n'avez, je le vois bien, aucune idée de mon caractère. A quoi vous a-t-il donc servi de me faire la cour ?

—Au moins à acquérir sur votre bonté et votre indulgence des illusions trop brèves, hélas!

—Oh! pas de morale, s'il vous plaît ! Cela ne vous sied guère.. D'ailleurs, à qui la faute si nous en sommes là ? Pas à moi, je suppose.... Il ne fallait pas se moquer de moi....

Le mari de Solange se mordit les lèvres. La logique inexorable de sa femme le désarmait. Avec cette créature impulsive et ombrageuse, il ne fallait pas son-